MERIDIAN CRITIC Nr.1 (Volume 22) 2014

Bourassé ou les pérégrinations d'un historien en Jordanie

Mohamed HASANAT
Université d'Al Zawieh-Libye

Abstract: The main focus of our study is Jordan's representation in Jean-Jacques Bourassé's travel narrative in the East. To this end, we will first analyse the traveller's point of view by stressing the new elements that his travelogue brings to the knowledge of Jordan. Then, we will study the influence that stereotypes and prejudices, outspread by previous travellers, had on Bourassé's perception of Jordanian reality. Lastly, we will look into Jordan's different aspects according to the traveller: spatial alterity, physical alterity, behaviours and picturesque scenes. This study should allow us to evaluate Jordan's conception in the French imagination.
Keywords: Abbé Bourassé, Jordan, Travel narrative, East, peregrinations

La Jordanie attire les voyageurs occidentaux depuis fort longtemps. Nombreux sont ceux qui ont foulé cette terre biblique et ont laissé les récits de leurs périples jordaniens. Parmi ces voyageurs importants, nous étudions le récit de l'abbé Jean-Jacques Bourassé. Pour lui, un séjour en Orient en général et en Jordanie en particulier représente une expérience métaphysique, et marque un tournant décisif aussi bien dans sa vie que dans son œuvre. Pourtant jusqu'ici son voyage intitulé *La Terre-Sainte, Voyage dans l'Arabie Pétrée, la Judée, la Samarie, la Galilée et la Syrie* n'a pas suscité l'intérêt des chercheurs. En effet, les séquences consacrées à la Jordanie ont longtemps été négligées par la critique littéraire. Les chercheurs ont souvent oublié que l'accès à Jérusalem est souvent conditionné, géographiquement, par un passage presque obligatoire en Jordanie. La Jordanie et ses villes, se trouvent sur le chemin des pèlerins voyageurs. Pour accéder à la Palestine, il est nécessaire qu'ils traversent la Jordanie. Par ailleurs, le voyage religieux ne s'articule pas exclusivement sur le pèlerinage à Jérusalem et dans ses alentours: il connaît aussi des prolongations. Dans ce contexte, la Jordanie contribue avec ses propres lieux sacrés à la réalisation des rêves des voyageurs. Ces lieux présentent aussi un intérêt particulier du fait des traces des Croisades.

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

Pour toutes ces raisons, il nous a semblé nécessaire et utile d'analyser le récit de Bourassé en Jordanie, ce qui va nous permettre de fructueuses observations.

Bourassé en Jordanie, quelle représentation ?

Jean-Jacques Bourassé est parti en Orient en 1860, à l'âge de 47 ans. Nous nous sommes renseignés sur son voyage via son récit: *La Terre-Sainte, Voyage dans l'Arabie Pétrée, la Judée, la Samarie, la Galilée et la Syrie,* publié en 1860.

L'abbé Jean-Jacques Bourassé est né à Sainte-Maure en Touraine en 1813 et il est mort en 1872. Ce fut une figure marquante de sa région, cultivé et engagé dans la vie sociale et politique de son siècle. Ordonné prêtre en 1838, il enseigna au petit Séminaire de Tours et fut chargé par son archevêque de veiller à la conservation des monuments religieux du diocèse. Il publia à l'usage de ses confrères un *Manuel d'archéologie chrétienne* et devint un des fondateurs de la Société d'archéologie de Touraine. Chargé de l'enseignement de la théologie dogmatique et de la liturgie au Grand Séminaire de Tours en 1844, il partagea son temps entre la théologie et la rédaction de divers ouvrages de semi-vulgarisation. Célèbre traducteur de la Bible en français au XIXème siècle, motivé par des recherches d'Histoire des religions, il voyagea en Orient en qualité d'historien.

La Terre-Sainte, Voyage dans l'Arabie Pétrée, la Judée, la Samarie, la Galilée et la Syrie est un long récit renfermant plusieurs chapitres (trente et un au total) dotés chacun d'un titre qui indique un lieu précis. Le récit de Bourassé en Jordanie se constitue de deux chapitres relativement longs, enrichis de quelques dessins. La division du texte en chapitre semble vouloir reproduire la discontinuité du voyage. Cette division subtile du récit en chapitres rappelle l'évolution de l'itinéraire du voyage et marque le récit d'une sorte de « scansion respiratoire », selon Genette.

Le titre de sa relation de voyage résume l'itinéraire qu'il a parcouru au Levant. D'après la préface de son récit, son itinéraire commence en Egypte, sur les bords de la mer rouge, et se continue à travers le désert de l'Arabie Pétrée, jusqu'au Sinaï, aux rivages du golf Elanitique, aux ruines de Pétra puis, il continue vers la Judée, la Samarie, la Galilée, la Syrie.

Le récit se présente comme un journal de bord. On peut déceler quelques traits spécifiques au journal personnel. D'abord par un manque de datation et de repères temporels très précis. Ensuite, par la longueur d'un chapitre qui, souvent, contient les événements d'une ou de plusieurs journées et des impressions intiment liées à des interventions personnelles très fréquentes.

Le contenu du chapitre est conforme avec son titre. On y trouve les aventures du voyageur traversant le désert aride, de l'histoire, de l'archéologie, les connaissances générales des villes jordaniennes, des bribes de contes qui montre l'héroïsme du voyageur.

L'absence de datation révèle que l'auteur semble écrire son récit au gré de sa plume et de sa pensée. Sa démarche semble, d'une part, obéir aux impératifs de la chronique et, d'autre part, témoigner d'une société qui vit à son insu un tournant

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

de son histoire. Informer est donc la première tâche à accomplir et Bourassé la remplit si bien que la Jordanie acquiert immédiatement aux yeux du lecteur non averti une étrange dimension. Au devoir d'informer s'ajoute le souci d'attirer l'attention et d'instruire par des anecdotes qui ne manquent guère d'humour, même si cela se fait souvent aux dépens de l'indigène.

> En 1183, quand Saladin passait comme la tempête sur les colonies chrétiennes, il entreprit vainement le siège de Carac ; mais peu de temps après, manquant de vivres et de défenseurs, ouvrit ses porte aux musulmans. Saladin, en assiégeant Carac, voulut venger l'ouvrage que Renaud de Châtillon avait fait à l'islamisme, lorsque celui-ci s'était avancé jusqu'aux portes de la Mecque et de Médine. Un auteur arabe, Mogir-Eddin, nous apprend que dans cette expédition le dessin des chrétiens était de ravir les ossements de Mahomet à Médine, pour mettre fin aux pèlerinages des musulmans. Ce seigneur Renaud, qui fit transporter des navires à dos de chameau depuis Carac jusqu'à la mer Rouge, qui attaqua la religion du Croissant dans son sanctuaire le plus sacré, avait rempli du bruit de sa renommée toutes les contrées de l'Orient, et son souvenir se conserve peut-être encore sous les tentes de l'Arabe (37-38).

Le récit de Bourassé est habilement organisé: il est fondé en partie sur la bibliothèque des voyages. Nous pouvons identifier, à partir du récit, les sources livresques qui ont présidé à l'écriture de cette relation de voyage. La documentation de Bourassé est très considérable: la Bible, le Talmud, Lamartine, Saulcy, Chateaubriand, l'abbé Leduc, Laborde et Poujoulat. La citation est intégrée sans aucun hiatus au continuum romanesque. L'emprunt est soumis à un travail intertextuel habile et transformé pour des besoins esthétiques. Ce traitement plastique de l'intertextualité est renforcé par un art consommé du conte et un réseau de modèles romanesques.

Comme Chateaubriand, Bourassé effectua son voyage au Levant pour marcher sur les traces de Jésus, des Apôtres, de Junot, de Kléber, de Murat et de Bonaparte, qu'il admire:

> Les exploits de nos ancêtres n'y sont point oubliés. Nous avons fourni à ces grandes expéditions d'outre-mer et des guerriers et des historiens. Ce n'est pas sans émotion, en face des remparts de Jérusalem, de Jaffa, de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, sur les bords du Jourdain, le long des rivages de Syrie et jusque sous les murs lointains de Damas, que l'on contemple les monuments de notre vaillance et de nos art. Les forteresses, bâties par des mains françaises, sont encore couronnées de créneaux, et les églises présentent des fenêtres et des arceaux en ogives semblables à ceux qui parent les rives de la Seine et de la Loire. Afin que rien ne manque à ces réminiscences glorieuses, les plaines de Loubi et les échos du mont Thabor retentissent encore, pour ainsi dire, des cris de victoire des soldats de Junot, de Kléber, de Murat et de Bonaparte (4-5).

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

On trouve ici le topos liminaire des voyages : réaliser un rêve d'enfance.

Les récits de voyage constituent encore au XIXème siècle un des moyens par excellence d'informer l'opinion publique sur la politique de la France d'outre-mer. L'apparition de ce récit en 1860 intervient dans un contexte socio-politique au XIXème siècle. En effet, son apparition correspond à des événements politiques marquants, notamment la Question des Lieux Saints. Bourassé a fait de la Question des Lieux Saints l'un des thèmes fondamentaux de sa relation. Il déclare ouvertement dans son récit son soutient sans réserve aux catholiques des Lieux saints:

> Partout nous recueillons les traditions bibliques, et nous suivons avec amour les pas de Jésus-Christ. … dans tout monde chrétien, nous avons reconnu que les croyances catholiques trouvent de nouveaux arguments, s'il en était besoin, pour confondre les prétentions des hérétiques modernes, notre foi est victorieuse de toute les attaques, parce qu'elle n'a subi aucune altération dans l'Eglise romaine, à travers tous les âges, en remontant jusqu'aux apôtres et à Jésus-Christ (6).

Ce discours présente l'ouvrage comme un livre qui participe à la propagande politique et religieuse. L'auteur demande par ailleurs à la France d'assumer son rôle en tant que protectrice des Lieux Saints:

> Pourquoi n'exprimerions-nous pas ici notre douleur et nos regrets en présence des vénérables sanctuaires de Terre-Sainte dont le schisme grec s'est emparé, malgré la possession séculaire et légitime des latins? Depuis longtemps la jalousie des schismatiques travaille à priver les catholiques de la jalousie des saints lieux. Malheureusement, la justice turque est vénérable, et les pachas donnent trop souvent raison au plus offrant. Derrière ces envahissements, réputés sans conséquence par beaucoup de personnes en Europe, se cachent de graves intérêts politiques que l'avenir dévoilera. Espérons que la France, la protectrice avouée des saints lieux, saura toujours sauvegarder nos droits (6-7).

Le récit de Bourassé, est un récit issu d'un voyage effectué pour l'écriture. C'est à ce titre que l'on peut considérer Bourassé un adepte de Chateaubriand qui est le créateur du voyage littéraire. Bourassé reprend ainsi la démarche de Chateaubriand (regard synthétique, accent autobiographique, voyage aux sources, etc.). Il rompt ainsi avec le voyage à prétention scientifique à la Volney (cf. Gaulmier, 1951) et l'engage dans la voie de la subjectivité fondée sur l'expérience personnelle:

> Le lecteur s'apercevra aisément que nous avons évité dans cet ouvrage toute espèce de discussion scientifique. Nous avons préféré nous attacher constamment à reproduire des faits certains, nous avons adopté la plus vraisemblable, surtout si elle est admise par des savants écrivains (Bourassé, 7).

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

Le voyage de Bourassé se présente sous la forme d'une quête spirituelle, d'une quête du savoir et d'une quête d'une écriture. Ces quêtes multiples et ces diverses cités de l'itinéraire du voyage semblent répondre au besoin du public comme l'affirme le voyageur lui-même dans la préface de son récit :

> Si tous n'ont pas le bonheur de faire le pèlerinage de Terre-Sainte, tous du moins se plaisent à parcourir en imagination les saints lieux, et à se les représenter au moyen de descriptions fidèles. Nous espérons que les pages suivantes répondront à leur désir et à leur attente. Nous conduisons le lecteur dans tous les sanctuaires où la dévotion trouve à satisfaire de pieux sentiments et une juste curiosité (5).

> Quant à sa démarche d'écrivain-voyageur, il déclare ouvertement qu'il ne donne que « des description fidèles » (5)

La Terre-Sainte, Voyage dans l'Arabie Pétrée, la Judée, la Samarie, la Galilée et la Syrie est en apparence un récit externe par excellence parce que l'auteur y donne la priorité au monde et à autrui. Dans le récit de Bourassé, le lecteur ne trouve pas seulement une chronique sociale, politique et historique mais également un récit d'une vie intime. A côté de ce « je » bourassien très personnel qui pourrait révéler des impressions objectives, il existe la prédominance d'un autre « je », le « je » du théologien, d'archéologue qui fusionne souvent avec d'autres pronoms comme pour prendre à témoin les autres ou mémoriser collectivement des scènes. On relève, en effet, un « nous » qui ne vise pas à créer une complicité entre l'auteur et le lecteur, mais qui renvoie aux compagnons de voyage: « En arrivant à Pétra, nous avions payé un tribut au scheik. Cet impôt est supposé donner au voyageur droit à la protection du scheik et des Arabes auxquels il commande » (39).

Le tribut dont parle le voyageur était une sorte de contrat de paix à la fois entre les voyageurs et les bédouins, et entre les représentants du gouvernement ottoman et les habitants du désert: il permettait aux bédouins de vivre sans s'adonner au pillage, sur un territoire défini, et au gouvernement de croire à un semblant d'ordre et de calme sur son sol. La réalité était malheureusement souvent loin de la théorie, mais le tribut était une véritable institution officielle à laquelle il était difficile de déroger car elle représentait une première marche dans le processus de rééquilibrage des forces sur le territoire ottoman en proie aux luttes fratricides.

Les procédés de l'écriture chez cet écrivain ont pour but de créer et d'exagérer le vraisemblable. Le va-et-vient dans la narration de l'Histoire est l'une de ses caractéristiques journalistiques. Tout au long du récit, Bourassé ne cesse de louer la bravoure des Croisés. Ne doit-on pas comprendre qu'il suit les pas des croisés ?

> Au temps des croisades, Pétra fut une seigneurie française. Tous ces monuments merveilleux, auprès desquels aujourd'hui le voyageur le plus

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

> intrépide ne parvient qu'avec peine, étaient compris dans le domaine de nos chevaliers. L'Ouadi-Moussa, dont l'entrée est maintenant sévèrement gardée par le fatalisme des fellahs, était un lieu de promenade pour les compagnons de Renaud de Châtillon, et nos guerriers francs se donnèrent quelquefois sans doute le plaisir de la chasse autour du grand tombeau (37).

D'ailleurs, il le dit haut et fort dans sa préface: « Au milieu des ruines qui couvrent cette terre jadis si florissante, aujourd'hui si désolée, nous pouvons évoquer la mémoire des héros de la Croisade. […]. Les exploits de nos ancêtres n'y sont point oubliés » (4).

Le registre culturel auquel Bourassé recourt pour rendre compte de ces événements est très riche, si riche qu'il serait impossible d'en énumérer ici le contenu. Il passe de l'occultisme à la science, de la mythologie à l'Histoire, etc. L'auteur nous livre, de cette façon, ses multiples connaissances. Il évoque les fais marquants des siècles précédents, avec beaucoup de précision. Il redonne aux villes jordaniennes leurs anciens noms:

- Akabah est « la ville qui remplace l'antique et opulente cité d'Eziongaber, d'où Salomon envoyait ses navires à Ophir et jusqu'aux plages lointaines de l'océan Indien » (30).

- Pétra est l'« antique capitale des Nabatéens, la ville principale de la troisième Palestine, selon quelques auteurs, la capitale actuelle de l'Arabie Pétrée » (35).

- Kérac est « la capitale actuelle du pays de Moab. Cette ville a joué un certain rôle dans l'histoire des croisades. Elle fut désignée sous le nom de *Petra deserti*, qu'il faut se garder de confondre avec l'ancienne capitale des Nabatéens » (30-31).

Akabah, Pétra et Kérac se prêtent très bien à ce genre de récit instructif. Bourassé appuie parfois ses propos, citant le nom des célébrités, d'illustres artistes de l'époque, des archéologues, des historiens afin de maintenir le vraisemblable dans un fouille d'invraisemblable. Il évoque des personnages de la Bible, des politiciens, très rarement des Indigènes qui sont, eux dilués dans l'anonymat de la « populace »: « les Arabes », « les bédouins », etc.

L'altérité spatio-corporelle

L'espace jordanien, par ses multiples traditions et références religieuses et mythologiques offre une source prodigieuse d'esthétique et de poésie. Cependant, Bourassé n'accorde pas une place importante à la description pittoresque. Il faut que les tableaux pittoresques soient magnifiques pour attirer l'attention de notre voyager. Le voyageur nous décrit à la façon des romantiques un « magique » lever du soleil:

> Le matin, en pliant notre tente, nous sommes témoins d'un magique lever de soleil. L'obscurité règne encore, quand tout à coup le disque du soleil monte à l'horizon, radieux et lançant des traits de feu. L'aurore n'annonce pas son approche. Dans les climats chauds, il s'élance soudain dans le ciel, répandant des clartés éblouissantes. On comprend alors la beauté de la poétique

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

> comparaison du roi David, disant dans les Psaumes que le soleil prend son essor comme un géant pour parcourir sa carrière. (28)

Les espaces jordaniens (la campagne, le désert, les vallées, la mer rouge, le golf d'Akabah, les villes, les ruines de Pétra, la danse des Arabes, le tombeau d'Aaron à Pétra, etc.) sont dépeints très brièvement par le voyageur-observateur. Ces espaces, qui en principe devraient témoigner d'une réalité, deviennent un moyen de contourner l'authenticité jordanienne, de la couronner de flou et d'inexactitude. Le lecteur s'attend souvent à recevoir plus de détails descriptifs, de plus amples informations sur les villes, leur architecture, mais il n'en est rien. Ce qui peut paraître une faiblesse dans le descriptif spatial n'est qu'une négation de l'Autre: « A Pétra, on trouve des tombeaux semblables à des palais, avec leurs colonnades, leurs statues, et tous les ornements d'une brillante architecture. Ici les morts sont mieux logés que les vivants » (37).

Les descriptions spatiales bourassiennes se limitent généralement à quelques situations géographiques éparses, souvent à une phrase, où l'accent n'est pas mis sur le pittoresque, mais sur les repères historiques, sur tout ce qui a trait à la culture française, niant de cette façon la spatialité jordanienne. Les grandes villes jordaniennes se résument ainsi:

Akabah est une « pauvre bourgade, où l'on compte à peine quatre cents habitants » (30). Elle ne contient que: « Quelques chétives cabanes à la porte desquelles s'étalent l'indigence et la malpropreté, une tour carrée servant de logement au gouverneur et une bande de soldats indisciplinés, un beau bouquet de palmiers donnant abri à des hommes en guenilles, telle est la ville qui remplace l'antique et opulente cité d'Eziongaber » (29-30).

A Kérac:

> Les environs de la ville sont très-fertiles. Les habitants se nourrissent d'olives, de café, de lait caillé mêlé avec de la farine de froment, de gâteau de farine d'orge, de lentilles, de riz et de fruits. […] La population de cette ville est composée d'environ quatre cents familles musulmanes et cent cinquante familles grecques schismatiques (32).

Même la ville de Pétra, but de son voyage, et destination privilégiée, par excellence, des voyageurs en Jordanie, n'a occupé que quelques lignes dans son récit:

> Le monument appelé khasné-Pharaon, le trésor du roi, frappe le voyageur de surprise et d'admiration : c'est là que la mort a été logée avec le plus de magnificence. Toutes ces tombes superbes, qui font de la vallée de Pétra une imposante nécropole, n'ont point été outragées par le temps, et nous pouvons croire qu'elles ne se briseront qu'au bruit de la trompette du dernier jugement. Des ruisseaux bordés de lauriers-roses, beaucoup d'arbustes et de fleurs adoucissent les teintes sévères de l'Ouadi-Mousa, et mêlent les riantes images de la vie aux sombres images de la tombe (37).

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

Une seule véritable description est à noter, celle du désert qui se trouve entre Akabah et Nakel. Cette description rivalise avec celle des romantiques:

> Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul. Plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort (31-32).

L'espace jordanien est donc meublé des ruines, de désespoir, de malédiction, d'antiquité des formes et de la physionomie. Cet espace horrible semble attirer l'attention de notre voyageur. L'auteur s'applique à créer chez son lecteur une image de dégoût et de pitié. Il ne s'arrête pas sur la qualité aride de cette terre, il dit qu'elle est « une terre morte ». Bourassé officialise donc le mythe de l'Oriental sauvage qu'il faut civiliser de gré ou de force. Plutôt de force.

Le motif favori de Bourassé est celui du portrait ou de la retrouvaille de mœurs. Le voyageur montre nettement plus d'attention aux portraits moraux qu'aux portraits physiques. Mais dans les deux cas, il ne leur accorde qu'une valeur dépréciative. Le voyageur dit l' « infériorité » de l'Orientale pour justifier l'urgence de la colonisation et laisse paraître les premiers signes d'un racisme colonial.

Ce que dit Robert Jouanny (1991) à propos de voyage de Loti et Chevrillon en Orient s'applique à notre voyageur. Les « descriptions objectives », selon la prétention du voyageur, ne sont que d'amères confrontations entre la réalité historique et le quotidien. Ce n'est pas la curiosité de l'*Autre* que le voyageur vient chercher en premier lieu, mais ce sont les lieux cités dans la Bible et le passé glorieux de ses ancêtres. Le voyageur est en quête du temps de l'Histoire, temps de la légende biblique ou du rêve oriental, temps hors du temps, et se trouve confronté au temps contingent d'un monde dont le fait même qu'il soit en devenir lui apparaît comme une trahison (cf. Jouanny, 1991, 270-271).

Cette volonté de camoufler les hommes semble hanter l'esprit de notre voyageur. Lorsqu'il ne peut se montrer indifférent aux couleurs ardentes des paysages, il n'hésite pas à condamner les habitants de les avoir empêchées d'épanouir: « La mer y

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

est magnifique, […]; la végétation n'attend que la culture pour s'y épanouir ; […]. La nature y serait admirable, si les hommes y étaient moins dégradés » (30).

Il s'estime heureux lorsque l'homme est absent des lieux parcourus pour être noyé dans un contexte « nature-pierre-végétation » qui participe de l'éternité (cf. Jouanny, 271). Tel est le cas du désert qui transcende parfaitement la notion de temps évolutif « rien ne change, rien ne passe ».

Le regard du voyageur se porte davantage sur les dissemblances, opposant ainsi dans son tableau oriental, deux univers, la France et l'Orient. Sa compréhension de la vie sociale qui lui étrangère est souvent influencée par sa tendance à rapporter cette réalité différente à la sienne, à soutenir une présupposition concernant cette première au moyen de la deuxième. Son idéologie joue un rôle important dans ce domaine et se reflète dans sa représentation. Il demeure donc essentiellement étranger, observe la vie de l'autre groupe, de l'extérieur avec une participation personnelle réduite. Dans le récit de Bourassé, nous remarquons une tendance à la généralisation de manière outrancière. L'auteur ne parviens pas à se libérer complètement des attitudes, des postulats, des évidences, des opinions et des préventions dominant son propre monde culturel. Le « Jordanien » est saisi donc comme un être fondamentalement différent par sa race et ses mœurs, un être étrange voire fantastique. Le trait sur lequel semble s'accorder Bourassé est l'animalité, pour décrire le peuple jordanien. L'auteur use du qualificatif « animal » pour dénigrer le bédouin jordanien dont il se sent très éloigné physiquement et spirituellement.

L'animalité du Jordanien renvoie, à la fois à des images positives et à des images négatives. Parmi les notations positives figurent « l'innocence», « la liberté », « l'indépendance » (32).

Cruauté, colère, férocité, et fanatisme sont des traits de caractère que Bourassé attribue aux bédouins. Ils ne sont qu'une « horde » sauvage et « effrayante » (39), recouverts des « vêtements en désordre, la barbe hérissée, les yeux remplis de feu et de sang » (40). Le caractère animal du Bédouin peut symboliser aussi l'obscurité, les forces maléfiques, naturelles et diaboliques, la matérialité ou l'agression.

Bourassé voit en l'Arabe jordanien une force « monstrueuse », et « mystérieuse »:

> Les jeunes Arabes causaient, chantaient, dansaient, accompagnant leurs danses de contorsions et de cris effroyables (30).

> Les yeux remplis de feu et de sang, les lèvres frémissantes, la voix rauque, la respiration haletante, des mouvements convulsifs, le cliquetis des armes : quel horrible spectacle! Ainsi doit être une vision de l'enfer ! (40-41)

Et lorsqu'il succombe au charme de l'Orient, le voyageur se limite dans le meilleur des cas à faire de lui une partie anonyme du paysage. Le lier étroitement au décor, c'est pour lui une façon de refuser de l'intégrer dans une réelle existence, une reconnaissance en tant qu'être humain, même sa présence sur les lieux de voyage

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

semble déranger le voyageur: « Ce même Arabe, libre, indépendant, tranquille et même riche, au lieu de respecter ces déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime (32).

Dans le récit de Bourassé, l'Oriental est stigmatisé en « voleur », en « assassin » (29) en « pirate de terre » (32):

> Des Bédouins armés se cachent derrière les rochers, guettant leur proie, décidés à tuer, s'il le faut, afin de piller plus à l'aise. La moindre résistance est un signal de mort. Ils n'hésitent même pas à attaquer les caravanes, s'ils se croient les plus forts. Au milieu du désert, l'homme ne rencontre que des ennemis. Il faut se tenir sans cesse en éveil, et marcher les armes à la main. A la moindre alerte, au plus léger soupçon, on s'arrête et l'on se met en défense. Un tronc d'arbre renversé vous inquiète : on craint que la mort n'y soit en embuscade pour vous attendre et vous frapper. L'œil des Arabes est clairvoyant, et leur oreille fine. Il faut vivre parmi eux pour se faire une idée de la vigilance, de l'activité et des ressources qu'ils déploient (29).

Même les lacunes de la nature sont appropriées par l'Arabe car « elles lui servent d'asile, elles assurent son repos, et le maintiennent dans son indépendance » (32).

Le Bédouin est également peu moral et même impitoyable:

> Les Bédouins trainent leurs chameaux d'une façon impitoyable : « peu de jours après leur naissance, il leur (chameaux) plie les jambes sous le ventre, il les contraint à demeurer à terre, et les charge, dans cette situation, d'un poids assez fort, qu'ils les accoutume à porter, et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort ; au lieu de les laisser paître à toute heure et boire à leur soif, il commence par régler leurs repas, et peu à peu les éloigne à de grandes distances, en diminuant ainsi la quantité de la nourriture. […] monté sur l'un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans arrêter, ni boire ni manger : il fait aisément trois cents lieues en huit jours ; et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement, il laisse ses chameaux chargés ; il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelote de pâte : souvent ils courent ainsi neuf à dix jours sans trouver de l'eau, ils se passent de boire: et lorsque par hasard (33).

Entièrement déréglé par l'instinct, la bestialité chez l'Oriental désigne l'échec de l'homme à être pleinement humain, à se conformer à son propre modèle spécifique.

Il est clair que Bourassé s'acharne à tout dénigrer. Le voyageur n'apprécie pas du tout l'hospitalité légendaire des bédouins reconnue depuis Volney jusqu'à Maurice Barrès. Poujoulat estime que cette qualité change le regard du voyageur : le « Bédouin » pillard fait place à l'Arabe accueillant et loyal (1840, 52). Mais ce bédouin apparaît aux yeux de Bourassé comme un individu d'une malpropreté repoussante. Invité à partager le repas d'une tribu, Bourassé exprime son dégoût de la façon suivante:

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

> Un agneau rôti fut servi tout entier, avec des pains cuits sous la cendre et du riz bouilli. Les invités sont assis en cercle, et au signal donné par le scheik, le festin commence. Ici la fourchette et le couteau sont des objets de luxe, et totalement inconnus. Chacun porte la main au plat, déchire la viande avec ses ongles et mange avec les doigts. Les arabes sont fort adroits à ce genre de service : en un clin d'œil tout fut dévoré. Il faut qu'un Européen ait l'appétit aiguisé par un séjour prolongé dans le désert et par une abstinence forcée, pour surmonter le dégoût qu'inspirent la voracité et la malpropreté des Bédouins. Ce détail domestique de la vie patriarcale peut être poétique : il fut loin de nous séduire (44).

La réalité semble fort éloignée de l'imagination du voyageur; les mœurs matriarcales, la douceur poétique de la vie nomade sans contraintes, n'étaient que des clichés véhiculés par une civilisation occidentale nostalgique d'une époque qu'elle croyait plus heureuse que celle qu'elle construisait.

Mais malgré cette apparence guerrière et farouche, Léon de Laborde qui s'est rendu en Jordanie en 1828, défend l'idée d'un peuple méchant et sanguinaire; bien au contraire :

> L'Arabe est patient, doux et humain: hors le temps de la guerre, et loin de celui que les lois du désert déclarent son ennemi, il évite toujours qu'une querelle puisse s'envenimer au-delà de la discussion ! On est souvent étonné, au milieu des gestes et des cris qui surgissent à chaque instant des arrangements de voyages ou des prétentions individuelles, que le fusil ou le sabre ne coupe pas plus vite le nœud de ces difficultés ; mais c'est qu'on n'est point assez initié aux conséquences d'un combat, à la crainte de la vue du sang, qui peut allumer une dissension de famille, une guerre de tribu; grand duel, toujours imminent, qui tient en respect ce peuple innombrable qui, sans lois civiles, sans autorité, sans police, sans gouvernement, traverse les siècles en conservant son organisation, au milieu des empires fortement constitués, qui voient s'écrouler la leur (1994, 206).

Conclusion

L'existence de récits abondants sur la Jordanie et sur l'Orient prouve la place prépondérante de ce territoire dans l'espace culturel occidental du XIXème siècle. C'est à travers les livres que le voyageur entrevoit tout d'abord les images de l'Orient. Lors de sa visite, le voyageur est à la recherche de ces images inculquées. Il les vérifie et les réintroduit dans son texte sans essayer de trouver de nouvelles images de la réalité. Le déchiffrement de la réalité orientale passe souvent par les lieux communs (Cf. Hasanat, 1999, 210-221). La suggestion de Bernard Mouralis soutient notre pensée: « certains auteurs ne répugnent nullement à investir, de façon plus au moins consciente, dans le spectacle exotique qu'ils décrivent des éléments empruntés à leur propre tradition culturelle » (1975, 77). D'où l'apparition

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

des images connues du lecteur. Au fur et à mesure que s'accroît le nombre de relations et que s'élargit leur diffusion, le retour des stéréotypes devient inévitable.

Ainsi, l'histoire de l'Orient, chez les voyageurs et dans la tradition savante, présente une image multiple. En effet, l'Orient se présente sous une image idyllique où le parfum de la sainteté, du pèlerinage se mêle à une terre devenue hostile à partir de la domination de l'Islam (VIIème siècle), occupé par les Sarrasins, les Mongols, races sataniques, monstrueuses et invincibles, assimilées aux peuples de l'Antéchrist.

Pourtant à partir du XIIème siècle, l'Orient évoque le berceau de la civilisation où la philosophie côtoie inexorablement le monde de la rigueur et de la mesure expérimentale. Parallèlement à cette image savante, s'ajoute une image de richesse et de luxe. En somme, l'Orient est au croisement de deux conceptions maîtresses: d'une part, un monde inconnu et infini et d'autre part, un ensemble divin et mystique. C'est d'ailleurs Michel Balard qui rappellera le paradoxe de l'Orient imaginaire en ces termes: « L'Orient source de la science et de la philosophie, l'Orient des champions de la foi, l'Orient légendaire des cosmographes, l'Orient des marchands et des voyageurs, l'Orient de l'Islam Antéchrist et de la grécité dissolue, tout cela compose un kaléidoscope étrange et attirant » (1988, 23).

Le siècle des Lumières a consacré bien des lieux communs qui vont être réutilisés, à des degrés divers, durant le XIXème siècle, dans la recomposition du mythe levantin et qui s'exprime pour une large part dans le portrait stéréotypé de l'Oriental. Les voyageurs du XIXème siècle se concentrent, pour des raisons historiques et politiques, sur les pays de la Méditerranée orientale jusqu'à la Perse. L'Oriental est alors en général un musulman de cette région. Il est souvent absent ou un simple figurant. Il fait partie du paysage. Les voyageurs dessinent son portrait avec des termes péjoratifs et virulents. Désormais, la différence entre l'Occidental et l'Oriental s'exprime en termes de supériorité et d'infériorité. Tout ce discours orchestré par les religieux et les scientifiques soutiendra des activités politiques diverses. « L'Orient devient le passé de l'occident et ce dernier l'avenir de l'Orient »: ce discours prépare et consacre la mission salvatrice de l'Europe: « s'emparer des dépouilles du Levant décadent pour « le civiliser », c'est-à-dire le coloniser » (Duchet, 1985, 57). Ainsi dans cette perspective que s'inscrit l'invasion de l'Orient par l'Expédition d'Egypte, de Syrie et de Palestine de Bonaparte. Celui-ci s'identifiant « au grand homme conquérant et législateur » (Cf. Laurens, 1987).

Mais dans quelle mesure le récit de Bourassé en Orient incarne-t-il cette vision imaginaire de l'Orient en Occident? Malheureusement, notre voyageur n'a pas réussi à s'affranchir de son héritage culturel. Sous sa plume, la Jordanie s'est transformée en un lieu où *l'Autre* était quasi-absent et que les rapports directs avec lui étaient rares. Le Jordanien était généralement décrit à distance, comme un personnage « objet » avec des qualificatifs péjoratifs, et ne participe guère au dialogue. L'espace jordanien lui a servi le plus souvent de prétexte pour la projection de ses propres fantasmes. Il l'a dépeint à sa manière sans se méfier des

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)

préjugés. C'est vrai qu'il a révélé la Jordanie mais avec ses propres références historiques, culturelles et idéologiques.

Références bibliographiques

Balard, Michel (1988): ˝L'Orient : concept et images dans l'Occident médiéval˝, in: *Civilisations* 15.

Bourassé, Jean-Jacques (1860): *La Sainte, Voyage dans l'Arabie Pétrée, la Judée, la Samarie, la Galilée et la Syrie,* Tours, Ad. Mame et Cie.

Duchet, Michèle (1985): *Le partage des savoirs*, Paris, La Découverte.

Gaulmier, Jean (1951): *L'idéologue Volney. Contribution à l'histoire de l'orientalisme en France*, Beyrouth.

Hasanat, Mohamed (1999): *Images de l'Orient dans les récits de voyage en Palestine de Chateaubriand à P. Loti,* sous la direction de J.J. Tatin-Gourier, Université de Tours.

Jouanny, Robert (1991): ˝Inquiétude nationale: Loti et Chevrillon, voyageurs fin de siècle˝, in: *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Genève, Editions Slatkine, pp. 270-271.

Laborde, Léon de et Bellefonds, Linant de (1994): *Pétra Retrouvée. Voyage de l'Arabie Pétrée, 1828*, Paris, Pygmalion/ Gérard Watelet.

Laurens, Henry (1987): *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Egypte. L'Orientalisme islamisant en France,* Paris, Isis.

Loti, Pierre (1991): ˝Le Désert˝, in: *Voyages (1872-1913)*, Robert Laffont, pp. 341-444.

Mouralis, Bernard (1975) : *Les Contres-littératures*, P.U.F.

Poujoulat, Baptistin (1840): *Voyage dans l'Asie Mineure en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Égypte*, Paris*,* Ducollet.

BDD-A8380 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.51 (2025-12-11 04:00:42 UTC)